

ALAIN BOSSER

Un monde tout à

ELLES



Alain Bosser

Un monde tout à elles

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8550-2

Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Illustration de couverture : Catherine Bosser

A Catherine

*« J'aimais déjà les étrangères,
Quand j'étais un petit enfant. »*

Louis Aragon – « Après l'amour »,
in « Le roman inachevé ».

*« Ayant ainsi compris – et dès mon plus jeune âge
– que le meilleur moyen de s'assurer bonheur et
tranquillité était de vivre à l'écart des jolies
femmes, j'en ai conçu pour ces dernières un intérêt
d'autant plus grand et quelque peu exalté :
mystique pour tout dire ».*

Orhan Pamuk – « Mon nom est rouge ».

Chapitre 1

Quelques secondes avant le départ, une voix féminine sortie du haut-parleur de la capsule me souhaita un agréable voyage et m'informa que j'arriverai sur Galia à la fin d'un bel après-midi d'été. Je n'eus guère le temps de m'en réjouir. Un clin d'œil plus tard, une atroce migraine me mordait le cerveau. Malgré ma totale confiance dans la validité de la théorie du transfert et dans la qualité des dispositifs chargés de la mettre en œuvre, je ne pus une nouvelle fois m'empêcher de penser qu'il serait miraculeux qu'après quelques milliers d'années-lumière, mes atomes retrouvent d'emblée la position exacte qu'ils occupaient auparavant.

L'impression était familière et je savais que la douleur allait se dissiper en quelques minutes. Des forces d'attraction et de répulsion internes reprenaient le dessus. Mon corps se remettait en ordre, comme une image devient nette sur le dépoli d'un viseur lorsque la mise au point automatique est déclenchée.

Je m'appliquai à me détendre. La capsule individuelle – bois clair et coussins de plume recouverts de tweed – était accueillante et confortable. Son volume était limité à un vaste fauteuil et au passager qui l'occupait, mais un voyage instantané ne permet pas de revendiquer un pont-promenade avec vue sur les trous noirs. Les dernières manifestations de ma migraine disparaissaient sous l'effet de la musique apaisante qui me massait les tympans. Personne ne m'attendait et je n'étais soumis à aucune contrainte de temps. Plutôt que de commander moi-même le déverrouillage de la porte, je décidai donc de me laisser aller à rêver durant les quelques minutes qui me seraient accordées avant son ouverture automatique. Lorsqu'un discret chuintement me fit comprendre que ma période de repos avait été jugée suffisante, je me levai et sortis avec mes bagages. Le panneau coulissa derrière moi.

Le couloir où je me tenais desservait une rangée de dix capsules. Il était long d'une vingtaine de mètres, laqué blanc, violemment éclairé et pris en enfilade par deux caméras de surveillance. Face à chacune des capsules se

trouvait un sas d'identification et d'admission. La porte de celui qui me faisait face s'ouvrit. Une voix enregistrée m'invita à y pénétrer, me souhaita la bienvenue sur Galia et dissipa immédiatement la confiance qu'elle commençait à m'inspirer en me commandant de me déshabiller entièrement et de placer mes habits et mes bagages dans un caisson métallique qui se referma aussitôt.

Avec une docilité que renforçait ma totale nudité, je suivis les instructions destinées à me mettre à la merci d'un analyseur, dont les boudins pneumatiques, après s'être adaptés à ma morphologie, m'immobilisèrent complètement. La suite des opérations fut parfaitement indolore et raisonnablement rapide, mais lorsqu'elles prirent fin les autorités de Galia disposaient de toutes mes caractéristiques biométriques, des empreintes digitales à l'ADN et d'un ensemble complet de relevés anthropométriques. Je savais aussi, à la différence d'un voyageur ordinaire, que j'étais désormais porteur d'une puce et d'un minuscule émetteur, qui permettraient de me localiser à chaque instant aussi longtemps que durerait mon séjour. Je ne pus m'empêcher de chercher à deviner en quel endroit de mon corps avait eu lieu l'implantation, bien que la sachant totalement indétectable sans moyens sophistiqués.

Si l'analyseur avait décelé le moindre élément suspect en rapprochant les données qu'il venait d'acquérir de celles figurant dans les fichiers de la Fédération, mon transfert se serait peut-être arrêté là. Dans le meilleur des cas, je serais resté prisonnier de la machine et j'aurais dû répondre aux innombrables questions d'un interlocuteur invisible, jusqu'à ce qu'il se déclare pleinement satisfait. Dans le pire, une injection fatale aurait exécuté une sentence déjà prononcée, sans qu'il soit nécessaire de dilapider l'argent du contribuable en réunissant à nouveau un tribunal.

J'ai beau savoir qu'avant chacune de mes missions, mon employeur veille à effacer toute trace de celles qui l'ont précédée et à me doter d'un profil de citoyen modèle, j'éprouve toujours un vif soulagement quand l'analyseur me libère. Le sentiment de culpabilité est si profondément ancré dans mon inconscient (comme dans celui de la plupart de mes contemporains) qu'au soulagement se mêle parfois comme de la surprise et que l'envie me prend alors de présenter mes excuses au prodigieux système qui vient de m'innocenter, pour ne pas lui avoir permis de démontrer une nouvelle fois toute l'étendue de ses talents.

Le caisson où j'avais placé mes vêtements et mes bagages me les restitua et je me rhabillai. Pendant que je vérifiais machinalement le contenu de mes poches, la porte de sortie du sas s'ouvrit et un agent du service d'immigration galien me pria de le suivre. Il me fit entrer dans une étroite pièce vitrée et m'invita à m'asseoir sur l'unique chaise. Lui-même prit place

dans le fauteuil situé de l'autre côté d'un bureau à deux tiroirs. Je lui tendis ma carte d'identification individuelle qu'il refusa d'un geste.

– Êtes vous déjà venu sur Galia, monsieur Lavernis ? me demanda-t-il.

– Jamais, lui répondis-je, mais sa réputation est telle que je suis très impatient de la découvrir.

– J'imagine que vous avez en tête la réputation qu'elle doit à ses beautés naturelles. Vous n'ignorez pas que Galia est aussi connue pour d'autres raisons, beaucoup plus controversées et auxquelles un étranger serait malvenu de s'intéresser de trop près. Mais bien sûr, vous pouvez me garantir que le tourisme est le seul motif de votre voyage !

– Je n'entends rien à la politique, lui déclarai-je. Je viens de vivre une période difficile sur le plan personnel, j'ai besoin de changer d'air et de me reposer. Si votre gouvernement ne trouve rien à redire aux longues promenades à pied, c'est tout ce qui m'importe.

– Mon gouvernement, comme vous dites, n'est pas opposé par principe aux longues promenades à pied, pourvu qu'elles ne vous mènent pas là où vous n'auriez rien à faire. Vous êtes historien, monsieur Lavernis. Pour le bien de tous, évitez l'histoire contemporaine.

– Je ne confonds pas l'histoire et l'actualité, soyez-en sûr. J'ai toujours professé l'absolue nécessité de respecter le recul indispensable à l'analyse objective des événements.

Mon interlocuteur paraissait s'amuser de la tournure que prenait notre conversation, comme s'il anticipait mes réponses à ses recommandations.

– Vous voudrez bien me tenir préalablement informé de vos déplacements si vous envisagez de quitter le canton de CityA, m'ordonna-t-il. Cela vous laisse du champ pour vos promenades de santé.

Il me tendit une carte plastifiée où figuraient un logo, un nom et un numéro d'appel.

– Vous êtes admis pour un mois, reprit-il. Si la date de votre départ devait changer, quelle qu'en soit la raison, vous auriez à m'en informer immédiatement.

Il me tendit une seconde carte où j'aperçus ma photo.

– Cette carte pourra vous être retirée à tout moment si vous contrevenez aux lois ou aux règlements de notre pays, monsieur Lavernis. Vous devrez alors quitter Galia immédiatement, sauf si j'en décide autrement, ce que je ne vous souhaite pas ; vous seriez alors probablement conduit dans l'une de nos prisons où la possibilité de faire de revigorantes promenades est strictement limitée : à 3 mètres sur 2 pour être précis. Encore une chose, monsieur Lavernis : ne parlez pas à n'importe qui. De mauvaises

fréquentations se contractent si aisément et les conséquences peuvent en être tellement désagréables.

– J’ai bien compris, lui répondis-je. N’ayez aucune crainte. « Les rêveries d’un promeneur solitaire » sont mon seul programme. Merci de votre accueil chaleureux.

Son visage était fermé à nouveau.

– You’re welcome, conclut-il. Vous trouverez des taxis à droite en sortant de la zone de confinement.

Des glisseurs attendaient bien à l’endroit indiqué par l’inspecteur Frias (j’avais consacré un instant à examiner les deux cartes qu’il m’avait remises, la première m’ayant appris son nom et le numéro où je pourrai le joindre). Nous nous étions séparés de manière assez abrupte, après avoir parcouru sans mot dire un long couloir équipé de multiples portes à fermeture automatique jusqu’à l’une des sorties du bâtiment. J’avais ensuite traversé seul une vaste esplanade nue et bétonnée en direction du poste de contrôle aménagé dans l’enceinte de sécurité, où j’avais étreigné la carte portant ma photo.

Je chargeai moi-même dans le glisseur de tête la valise et le léger sac à dos qui constituaient tout mon bagage et saisis sur l’écran placé en face de l’un des sièges passagers le nom et l’adresse de mon hôtel. Une épaisse vitre me séparait du chauffeur et toute tentative de conversation paraissait vouée à l’échec. Je lançai à tout hasard un « magnifique après-midi, n’est-ce pas ! » dont l’originalité n’alla pas jusqu’à provoquer une réaction chez son destinataire. Vaguement gêné, je renonçai à tout effort de communication pour me laisser envahir par la splendeur de Galia.

L’air était tiède, léger et parfumé et le ciel uniformément bleu. Une trace d’humidité salée trahissait la proche présence de l’océan. Sur un chemin à peine tracé, le glisseur se déplaçait sans bruit entre les piliers et sous la voûte d’une forêt où pins et arbres de haute futaie rivalisaient de majesté. Des fougères couvraient le sol, des lianes et des racines aériennes s’entremêlaient dans les airs et des arbustes couverts de fleurs se disputaient les rares trouées de soleil où l’ombre des géants leur permettait de se développer. Une multitude d’oiseaux colorés, dont les cris seuls troublaient la sérénité du sous-bois, se poursuivaient jusqu’à la canopée. De loin en loin, de luxueuses demeures de plain-pied se laissaient deviner dans la végétation, offrant à leurs propriétaires le calme sans doute indispensable à l’exercice de leurs activités : la conduite de leurs affaires et de celles de Galia, qui parfois se confondaient.

A mesure que le taxi se rapprochait du centre de CityA, les constructions devinrent plus nombreuses et gagnèrent en hauteur sans paraître pour autant

avoir été imposées à leur environnement. La ville avait été construite sur les pentes d'un cirque naturel ouvert sur l'océan. Bientôt, je fus frappé par l'évidence : le centre de CityA, c'était cet océan lui-même, acteur sans cesse en mouvement sur la scène du vaste théâtre dont les immeubles de la ville, figés d'admiration, constituaient le public.

CityA était orientée à l'ouest et le soleil qui commençait à décliner mettait en valeur le blanc des façades et le rouge des toitures de tuile. Le vert, décliné à l'infini, des arbres et des pelouses adoucissait l'ensemble et ajoutait un peu d'exubérance à l'irréprochable ordonnancement des bâtiments. Le reflet sur l'océan des rayons obliques d'un soleil rougissant enveloppait la ville d'une atmosphère dorée, parachevant le sentiment de calme et de beauté qui me serra la gorge lorsque le glisseur me déposa devant un hôtel majestueux surplombant une plage de sable blond. Après une réception réduite à l'indispensable par un personnel taciturne, je gagnai ma chambre, vieillotte et charmante et me dirigeai immédiatement vers la porte-fenêtre ouverte sur le balcon. Le panorama de la ville, de l'océan et des contreforts d'une chaîne de montagnes que l'étage élevé me permettait de découvrir dans le lointain, aurait dû me convaincre d'attendre le coucher du soleil en compagnie de la bouteille de vin galien que la direction de l'hôtel avait eu l'estimable attention de m'offrir en cadeau de bienvenue. Les services de l'immigration auraient certainement apprécié que je me comporte ainsi en touriste exemplaire et je m'en voulus de les décevoir.

Je suis sensible aux premières impressions et celles qui s'étaient imposées, ce jour là, me laissaient perplexe. La splendeur du lieu aurait dû m'inciter à une légère euphorie, alors que la surprise et l'incompréhension l'avaient peu à peu emporté. Les mises en garde de l'inspecteur Frias, l'impossibilité de converser avec le conducteur du glisseur ou la froideur du concierge de l'hôtel y avaient certes contribué : l'hospitalité n'était pas la vertu principale des habitants de Galia. Mais c'était surtout l'aspect de la ville elle-même qui m'avait mis mal à l'aise : cette magnifique cité, que j'avais traversée plein d'admiration, semblait un décor vide. Les quelques passants entr'aperçus durant le trajet jusqu'à l'hôtel étaient seuls pour la plupart et donnaient tous les signes d'une grande hâte à arriver à destination. La promenade longeant l'océan, que j'avais observée du balcon de ma chambre d'hôtel, aurait dû être un lieu de rendez-vous et de flânerie particulièrement fréquenté en cette fin d'après-midi ensoleillée, alors qu'elle était quasiment déserte.

Je sortis de l'hôtel et descendis sur la plage pour me livrer à un rituel auquel je ne manque jamais : arrivé à l'endroit où les vagues cessaient leur progression et commençaient à refluer, je trempai mes doigts dans l'océan et les portai à mes lèvres. C'est ma façon de rendre hommage à l'esprit du

monde qui m'accueille. L'eau était fraîche et peu salée. Un peu de Galia ferait désormais partie de moi. Il aurait été tout à fait irrationnel d'imaginer qu'une telle pratique pourrait m'aider à mieux la comprendre, mais qui cela gênait-il ?

Au cas toutefois où, à défaut de gêner, mon comportement étonnerait, je revins vers la ville pour tenter de rencontrer enfin quelques uns de ses habitants.

Après avoir parcouru la promenade qui longeait l'océan, je montai un escalier abrupt de brique et de pierre qui me permit de rejoindre la partie haute de la ville construite sur une falaise. Les rues y étaient plus étroites et les maisons plus anciennes. Des hôtels modestes y accueillaient probablement des galiens que leurs affaires amenaient à résider quelques jours à CityA ou qui étaient venus s'y distraire de la solitude et de la monotonie de leur existence dans l'une des grandes exploitations agricoles qui couvraient cette partie de la planète. La nuit était tombée et les rez de chaussée de quelques immeubles étaient éclairés, sans que l'épaisseur des vitres colorées et dépolies permette d'en apercevoir l'intérieur. Des gens y entraient et en sortaient, entretenant dans les rues de ce quartier une animation qui, pour rester discrète, n'en tranchait pas moins avec ce que j'avais pu observer jusqu'alors.

J'approchai de l'un de ces rez de chaussée éclairés lorsqu'une voix, derrière moi, m'interpella.

– Tu n'as pas soif, voisin ?

Je me retournai pour faire face à un homme d'une trentaine d'années, solidement bâti et dont le visage s'éclaira soudain d'un sourire amusé.

– Désolé, monsieur, dans cette mauvaise lumière j'avais cru reconnaître un ami qui aurait peut-être accepté de partager un steak et quelques chopes de bière avec moi, mais j'ai manifestement l'honneur d'avoir rencontré un visiteur étranger. Je vous souhaite une bonne soirée et un bon séjour sur Galia.

– Pas si vite, lui répondis-je. Un steak et quelques bières, c'est exactement ce dont j'ai besoin. Si ma qualité d'étranger ne nous l'interdit pas, je serai très heureux de partager ce dîner avec vous.

– Sur cette planète comme sur les autres, tout ce qui n'est pas autorisé peut vous être reproché un jour. Mais ne vous laissez pas intimider ! Si vous acceptez le risque, je le prends aussi. Poussez la porte, je vous suis.

J'entrai dans une vaste pièce dont les extrémités disparaissaient dans la pénombre et la fumée. Des tables et des chaises occupaient toute la place laissée libre par un long comptoir, une étroite piste de danse et un piano droit. Les dîneurs étaient nombreux et occupaient la plupart des tables. Les

autres accueillait des joueurs, très concentrés sur leurs cartes. Aux murs, des reproductions illustrant la beauté des paysages galiens. Rien de mauvais goût, ni de répréhensible : un décor banal, renvoyant chacun à ses propres pensées.

Un serveur nous installa à une table qui venait de se libérer, nous apporta deux chopes de bière de bonne contenance et prit commande de nos steaks.

– François Bonnaire, se présenta mon compagnon, régisseur du domaine Gravières, de passage à CityA pour cause de divergence de point de vue avec un fournisseur de semences indélicat.

– Bruno Lavernis, lui annonçai-je à mon tour, parasite universitaire sur Terra2. Présentement touriste. Je ne connais rien à l'agriculture et je ne suis pas venu sur Galia pour combler cette lacune, mais je serais ravi d'apprendre de la bouche d'un professionnel, ce que, de son point de vue, tout le monde devrait en savoir.

– Sur cette planète, il n'est pas nécessaire de connaître quoi que ce soit à l'agriculture, me répondit-il. On sème des graines, elles poussent et on les récolte. On nourrit des animaux, ils grossissent et on les tue. Ensuite, on mange le tout, ensemble ou séparément. Aucun intérêt, sauf en cas de famine, ce qui n'est jamais arrivé sur Galia. Notre planète est si fertile que nous pourrions vivre de chasse et de cueillette si la Fédération ne comptait pas sur nous pour la nourrir. Parlez moi plutôt de vous. Vous ne vous êtes pas flatté en évoquant vos activités. Déprimé ?

– Déçu serait plus exact. J'enseigne l'histoire. Pas celle qui recense les grandes batailles ou les dynasties royales, mais celle qui tente d'expliquer la naissance, le développement et la mort des sociétés et des civilisations. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment nous réagissons, individuellement et collectivement, aux changements qui affectent nos conditions d'existence, qu'ils soient culturels, économiques ou techniques et comment ces réactions modifient à leur tour le cours des événements. Je ne crois pas que nous soyons menés par une main invisible, ni par le hasard ou par le destin. Nous sommes seuls responsables de ce qui nous arrive, que nous le voulions ou non et pour le comprendre, il n'existe qu'une seule méthode : observer et raisonner. Me voilà en train de faire un cours ! Excusez moi.

– Continuez, continuez, me pressa François Bonnaire. Même les péquenots de Galia se demandent parfois d'où ils viennent et ce qui les attend. Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

– Croire que l'on a compris le passé expose à cette pathologie légère qui consiste à vouloir prévoir, prédire, décrire ce que sera l'avenir. Prophétiser n'est pourtant pas une ambition inutile, à deux conditions : ne pas se tromper trop souvent et, lorsque cela arrive, ne pas se résigner, pour sauver

la face, à se rallier à la position consistant à proclamer, en toutes circonstances, que tout va bien et que tout continuera d'aller pour le mieux pourvu que personne ne s'en mêle. Autant dire qu'il est difficile de persévérer dans une pratique exigeante de cette activité. En est-il une autre qui présente de telles difficultés tout en offrant une possibilité aussi évidente de s'y soustraire ? Dans ces conditions, comment ne pas être déçu un jour ? Reprenons une bière !

Les steaks arrivèrent. Ils étaient épais, saignants et goûteux à souhait. La qualité et l'abondance des légumes qui les accompagnaient ne leur cédaient en rien. Pendant que François Bonnaire me vantait la supériorité du bœuf local, je me demandai pour quelle raison j'avais été aussi prolixe sur un sujet qui me tenait à cœur, mais sur lequel j'étais d'ordinaire plutôt réservé, surtout quand j'étais en mission.

Le serveur emporta les assiettes et renouvela les bières.

– Si je comprends bien, me dit François Bonnaire, ce n'est pas l'agriculture qui vous intéresse, ce sont les agriculteurs.

– Les agriculteurs et les femmes. Comment expliquez-vous qu'il n'y ait apparemment que des hommes dans ce restaurant ?

– Vaste sujet, me dit-il. Tentons de simplifier : si vous souhaitez une compagne pour la nuit, attardez-vous ce soir près du bar. Il serait bien étonnant qu'une occasion ne se présente pas. Mais n'emmenez pas votre conquête à l'hôtel et évitez les confidences sur l'oreiller. Ici comme ailleurs, il existe d'étranges relations entre ceux ou celles qui se livrent à des activités illicites et les services de l'Etat chargés de les réprimer. Si votre question concerne le mode de fonctionnement de la société galienne, la nuit ne suffirait pas à épuiser le sujet.

– Vous savez bien que ma question était formulée de manière sournoise. J'essayais de vous faire parler de ce qui occupe les pensées de tout nouvel arrivant sur Galia : les galiennes de souche et leur légendaire beauté.

François Bonnaire devint grave.

– Je vous trouve bien audacieux d'évoquer ce sujet en ce moment. Heureusement pour vous, les questions directes ne me déplaisent pas et j'aime votre façon de concevoir l'histoire. De surcroît, vous me donnez le sentiment de vouloir vraiment comprendre un sujet que même mes compatriotes préfèrent trop souvent éluder, quand ce n'est pire. Je vous en parlerai donc si vous le souhaitez. Mais pas ici et pas aujourd'hui. Pourquoi ne pas venir passer quelques jours au domaine Gravières ? Dans l'intervalle, soyez prudent : notre société est beaucoup plus complexe que vous ne l'imaginez. Ne vous laissez pas endormir par son apparente

douceur de vivre. Elle masque des névroses auxquelles rien ne vous a préparé dans la Fédération.

– Votre invitation me va droit au cœur, lui répondis-je. Laissez moi un moment pour m’acclimater et je reprendrai contact avec vous.

Quelques femmes d’origine terrienne, fort attirantes pour la plupart, avaient fait leur apparition dans le restaurant. Je compris que François Bonnaire ne pariait pas sur mon charme personnel lorsqu’il m’avait promis la possibilité d’une compagne pour la nuit. Certaines avaient rejoint les tables des joueurs, d’autres s’étaient juchées sur les tabourets du bar et affichaient clairement leur disponibilité. Dans les regards des hommes le désir et la répulsion se mêlaient parfois, dans une combinaison que je n’avais jamais observée jusqu’alors.

– Certains d’entre nous ne peuvent plus oublier dans l’amour des terriennes les sentiments que des galiennes leur ont inspirés, reprit François Bonnaire. Je vous expliquerai.

Un pianiste s’installa derrière son instrument et nous écoutâmes avec plaisir l’une des femmes chanter quelques rengaines du folklore local, reprises en chœur par une partie de l’assistance. Quand nos chopes furent vides, François Bonnaire insista pour régler l’addition. Il m’indiqua comment le joindre et quelques instants plus tard, devant le restaurant, nous nous séparâmes en nous assurant de notre désir de nous revoir.

Je revins à mon hôtel par des rues désertes où l’océan manifestait bruyamment sa proximité. Sous la marquise était arrêté un glisseur aux vitres fumées dont la porte arrière droite était ouverte. J’en étais à quelques pas lorsqu’une femme sortit du bâtiment. Elle se tenait à contre-jour et je distinguais mal ses traits. Après avoir échangé quelques mots avec le portier, elle me regarda avec attention, puis me sourit et monta dans le véhicule qui démarra aussitôt. Pour la première fois, ma route avait croisé celle d’une galienne et je sus aussitôt pourquoi j’avais vécu jusqu’à cet instant.

Chapitre 2

Depuis de nombreuses années, Henri Gravières ne parvenait plus à trouver le sommeil. Le vrai sommeil, profond et réparateur, celui qui vous engloutit toute une nuit et dont on sort le matin avec l'esprit clair et l'envie d'entreprendre de grandes choses. Cela avait commencé bien avant le départ de sa femme et de sa fille mais se retrouver seul avait aggravé encore la situation. Il se sentait désormais infirme, condamné aux assoupissements peuplés de cauchemars, à l'épuisement et au découragement.

Il était six heures en ce jour de mai 2050. La chaleur était déjà forte et Henri, qui avait fini par sombrer dans un demi-sommeil, se réveilla couvert de sueur dans un lit dévasté. Malgré la fenêtre ouverte, pas un son ne pénétrait dans la chambre, ni le souffle du vent, ni le chant des oiseaux, ni le moindre crissement d'insecte. Un tombeau, songea-t-il, un tombeau dans un enfer vide. Il s'assit au bord du lit et prit sa tête entre ses mains durant quelques instants avant de trouver le courage de se mettre debout. Machinalement, il se dirigea vers la cuisine dans l'intention de se désaltérer au robinet, avant de se rappeler que la distribution d'eau avait été interrompue la veille et ne reprendrait sans doute pas avant le lendemain. Au bord de l'effondrement, il but au goulot de l'une des bouteilles qu'il avait songé à remplir avant la coupure puis se versa sur la tête le peu qu'elle contenait encore.

Par la porte ouverte, il aperçut les vignes dont il avait été si fier quarante ans plus tôt lorsqu'il était revenu à Chinon, frais émoulu de l'école d'agriculture, avec toutes les idées et l'énergie nécessaires pour faire prospérer davantage encore le domaine familial. Son père lui avait fait confiance, l'avait aidé et à eux deux, ils avaient réussi des vins admirablement typés, qui étaient devenus des références dans leur appellation.

Déjà, à cette époque, on s'étonnait, avec un amusement mêlé de perplexité, de devoir commencer les vendanges plus tôt que la tradition ne l'aurait voulu. Le changement climatique avait commencé depuis longtemps

mais il n'inquiétait pas encore. Puis il s'accéléra et on s'aperçut que des phénomènes naturels considérés comme immuables, ou voués à revenir d'eux-mêmes à la normale, pouvaient subir des transformations radicales au cours d'une vie d'homme. Chacun put constater que les modifications du climat perturbaient les équilibres subtils que les vignerons exploitaient depuis des siècles. La vigne souffrait de la chaleur et de la sécheresse. Le raisin était de qualité médiocre et le vin décevant. Parfois, une rémission se produisait et Henri était fier de pouvoir à nouveau proposer un excellent millésime à ses clients les plus fidèles. Mais ces heureuses surprises étaient de plus en plus rares. Bientôt elles disparurent totalement. Maladies et attaques parasitaires se multiplièrent. La vigne commença à mourir malgré tous les soins qui lui étaient prodigués.

Henri ne se résigna pas. Comme beaucoup de ses confrères, il engagea d'énormes investissements pour irriguer et assainir les sols, climatiser les chais et, de manière générale, compenser les modifications de l'environnement. Il chercha aussi à s'y adapter, allant jusqu'à arracher les cépages traditionnels de Touraine, Gamay et Cabernet Franc, pour les remplacer par du Tempranillo, venu d'Espagne. Il fit évoluer ses méthodes de vinification, renonça à produire les vins frais et équilibrés qu'il aimait tant. Au prix d'efforts considérables, il parvint à différer quelque temps des échéances qu'il pressentait pourtant inévitables.

Ce matin là, bien des années plus tard, il parcourut ses vignes dont toute trace de vie avait désormais disparu. Il savait que le combat était perdu et les larmes, mêlées à la sueur, coulaient sur son visage. Un soleil rouge se levait sur un paysage désolé de coteaux vitrifiés par la chaleur. Des rangées de pieds noircis s'étendaient jusqu'à l'horizon rappelant que d'orgueilleux domaines, aujourd'hui abandonnés, avaient autrefois quadrillé la région. En contrebas, la Vienne était réduite à de minces filets d'eau serpentant de mares en mares entre des bancs de sable que parfois une maigre végétation verdissait encore.

Trois jours plus tôt, Henri avait entrepris d'arracher les ceps desséchés d'une parcelle qui lui avait donné autrefois des vins d'une puissance aromatique exceptionnelle. Il en avait été particulièrement fier et avait préféré la voir mourir dans son état d'origine plutôt que de lui faire subir les expérimentations destinées certes à assurer la survie de son domaine, mais qu'il considérait inconsciemment comme autant d'insultes à tout ce qu'il avait aimé.

Lorsque tous les pieds de vigne furent arrachés, il les rassembla en un grand bûcher qu'il arrosa de carburant et auquel il mit le feu. Au volant de son tracteur, il escalada l'amoncellement de ceps et lorsqu'il fut arrivé au